En bref : trois morts et deux divertissements

par la rédaction d'EaN | 10 novembre 2026 | 8 mn | Numéro 254

Sylvie Braibant clarifie une affaire de secret-défense camouflée derrière un pseudo suicide, tandis que la performeuse espagnole Angélica Liddell s'identifie à Mishima dans un puissant monologue dramatique qui loue le suicide et les suicidés. Plus concrète est la fable politique du Soudanais Hammour Ziada, écrite en pleine guerre, sur le ton de la dérision, qui révèle une absurdité tragique. En guise de divertissements, il y a Florian Illies qui nous conduit au cœur de la peinture « romantique » allemande de Caspar David Friedrich et Jean François Billeter, traducteur et spécialiste de la Chine, qui présente une expérience originale de travail « à l'oreille ».

Jean François Billeter | *L'oreille. Dossier d'une expérience*. Allia, 150 p., 18 €

On connaît notamment Jean François Billeter pour ses études sur Tchouang-tseu, sur l'écriture chinoise, et ses merveilleuses traductions de la poésie des Tang. Mais il a aussi écrit sur l'art occidental et *L'oreille* peut être mis en lien avec un essai récent, *Bonnard, Giacometti, P.* (Allia, 2023), méditation sur la réceptivité, sur la vision et sur le langage. *L'oreille. Dossier d'une expérience* est là aussi une réflexion sur l'ouverture réceptive et perceptive, mais il repose sur une aventure bien particulière et assez fascinante, il faut bien le dire. En 1978, alors qu'il s'intéresse à la question des sons et des tons dans le cadre de son enseignement de langue chinoise à la faculté des lettres de l'université de Genève, il découvre le travail – aujourd'hui controversé – du médecin Alfred Tomatis sur les caractéristiques et les pathologies de l'oreille : *Vers l'écoute humaine* (1974) et *L'oreille et la vie* (1977). Pour agir sur le tympan, Tomatis a inventé un petit appareil (« L'oreille électronique ») qui permet de faire écouter de la musique filtrée selon une progression calculée et transmet les sons à l'oreille du sujet fréquence par fréquence.

À l'été 1978, pendant onze journées consécutives, Jean François Billeter conduit l'expérience. Il est invité à dessiner ou à rêver, mais pas à lire, car la fonction du langage doit être désactivée. Billeter, qui avait pratiqué le dessin autrefois et y avait renoncé, laisse revenir le tracé pendant ces séances d'écoute, qu'il compare à l'hypnose pour l'état de grande tranquillité et de laisser-faire qu'elles autorisent. Il sent monter progressivement la musique de Mozart (le premier mouvement du premier concerto pour violon) et il dessine. Il n'est pas clair si les motifs qui reviennent sont des réminiscences spontanées ou le résultat de copies. Tantôt il parle de souvenir, tantôt il dit qu'il vient avec des livres (Genet sur Giacometti, Matisse…) qu'il tente d'imiter. Les nombreuses variations sur *La Blouse roumaine* d'Henri Matisse et sur le visage de Marguerite laissent penser qu'il avait l'image sous les yeux ; tout comme celles des animaux de style chinois qu'il dessine remarquablement bien. Cela le surprend lorsqu'il revoit ces images près de cinquante ans plus tard : « *Autres oiseaux de Bada Shanren, saisis avec une assurance qui me paraît hallucinante aujourd'hui.* » À d'autres moments, le trait est moins précis, l'esquisse plus libre des modèles, une montée de la couleur pour elle-même et pour les synesthésies couleurs/sons.

Les dessins sont reproduits sur les pages de droite. À gauche, le commentaire croise notations d'autrefois et réflexions d'aujourd'hui. L'expérience de lecture de ce volume est rendue très forte par cette rencontre des temps entre lesquels est passé l'oubli. Il ne restait à l'auteur aucun souvenir de ces visions avant qu'il ne les retrouve, un peu par hasard, au fond d'un carton. De même, l'écoute intensive de Mozart donne lieu à des figurations imprévisibles, issues d'une ouverture élargie de la conscience : « *ce dessin est né en quelques instants, sans la moindre réflexion. Il n'a pas eu de précédent, il n'a pas eu de suite* ». Si, au départ, Jean François Billeter croit pouvoir comparer le protocole à celui suivi par Michaux dans ses expérimentations tracées sous mescaline, il reconnaît par la suite que l'aventure a été bien différente : chez lui, la dépossession n'a pas été totale.

Un autre intérêt du volume tient au fait que l'expérience a été conduite en famille, avec Cui Wen, sa femme et collègue dans l'enseignement du chinois, et son fils, qui avait alors huit ans. Des dessins d'autres mains sont reproduits à la fin du livre. Avec Wen, Jean François Billeter a développé ensuite un enseignement de la langue dont il a exposé les principes dans deux essais, *L'art d'enseigner le chinois* et *Les gestes du chinois*. Wen est morte en 2012. Ils avaient passé quarante-huit ans ensemble. Depuis, chacun des livres de Billeter lui rend indirectement ou directement hommage, comme dans *Une rencontre à Pékin* et *Une autre Aurélia* (Allia, 2017). *L'oreille* témoigne une nouvelle fois de ce dialogue continué, dans une communication qui se joue des contraintes ordinaires des corps. **Tiphaine Samoyault**